

MARION
BRUNET

DANS LE
DÉSORDRE



roman
SABBACANE

MARION BRUNET

Dans le Désordre

ÉDITIONS
SARBACANE
Depuis 2003

Ce roman a été écrit avec le soutien du CNL.

Bande-son

- LEE HAZELWOOD ET NANCY SINATRA, *Summer Wine*
- ALELA DIANE, *Hazel Street*
- SERGE REGGIANI, *Ma fille*
- AGAINST ME !, *Baby, I Am An Anarchist*
- IGGY POP, *The Passenger*
- ALAIN BASHUNG, *Sur un trapèze*
- *A las Barricadas* (chant anarchiste espagnol de la CNT-AIT)
- *Bella Ciao* (traditionnel révolutionnaire italien)
- VICTOR JARA, *Te recuerdo Amanda ?*
- BEYRUT, *Nantes*
- ASSAF AVIDAN & THE MOJOS, *One Day*
- SEX PISTOLS, *Anarchy In The UK*
- EDIT, *Ant*
- KENY ARKANA, *La rage du peuple*
- NOIR DÉSIR, *Fin de siècle*
- TROUBLEMAKERS, *Get Misunderstood*
- LÉONARD COHEN, *The Partisan*
- PJ HARVEY, *The Devil*

RENCONTRES

*« Devenir autonome »,
cela pourrait vouloir dire, aussi bien :
apprendre à se battre dans la rue,
à s'emparer des maisons vides, à ne pas travailler,
à s'aimer follement et à voler dans les magasins.*

Comité invisible, *L'insurrection qui vient*

MANIF

La rumeur est immense et fait vibrer Jeanne, comme un début de fièvre. Les frissons lui remontent le long du dos, griffent sa nuque. *Quelque chose* va se passer bientôt, quelque chose qui gronde et menace. Elle le sait, sûr et certain. Ça sent la rage et la sueur des énervés. Des filles frappent sur des rideaux de fer, en rythme, avec des morceaux de bois arrachés à une palissade : un tambour oppressant, le *blam-blam-blam* qui accélère lentement – une annonce. Le ciel s'est assombri, la nuit est proche, comme l'hiver.

Ça commence à bouger fort, devant, là où les flics bloquent l'accès à la préfecture. Il y a cette chose dans l'air qui circule entre les gens, une colère énorme qui serait aussi de l'euphorie pure, bestiale. Jeanne sent tout. Et elle n'a pas du tout envie de s'en aller. Que ça dure ! Que ça prenne forme, encore plus fort !

Elle ouvre grand les yeux et serre les poings, heureuse de faire partie de la foule en furie. Ses yeux se posent alors sur un type qui se faufile hors de la masse. Il sort de son sac une bombe de peinture, remonte son keffieh sur son nez, prend son temps ; d'un bras rageur mais appliqué, il bombe son slogan le long du mur :

*NOUS CROIRONS EN LEUR CRISE QUAND
LES RICHES SE SUICIDERONT EN MASSE.*

Ça fait sourire Jeanne. Et puis ses mouvements à lui la figent, elle – la façon qu’il a de relever son col, ses mains, lorsqu’il secoue sa bombe. Elle n’a pas eu le temps de voir son visage, mais elle bloque sur la poche arrière déchirée de son jean, la ceinture retenant vaguement le tout à mi-fesses, monte le regard vers le pull informe avec des boutons sur l’épaule, pas fermés. Et ses cheveux en vrac au-dessus. Happée par les inclinaisons dansantes du gars : une désinvolture étudiée, agaçante, surtout parce qu’elle n’arrive pas à cesser de le regarder. Le cœur de Jeanne s’emballe malgré elle, jusqu’à l’essoufflement.

Elle s’arrête pour continuer de l’observer, bousculée par la foule des manifestants qui avancent brusquement, affolés, dans l’impasse. La masse casquée commence à frapper.

★

– Basile ! crie un homme aux cheveux gris, qui sort de la foule, une canette de bière à la main.

Basile se retourne sur le cri, libère son visage pour afficher un sourire immense. Les deux se font une accolade, de grandes frappes dans le dos, et se secouent par les épaules.

– Tonio ! T’étais où ?

– Aux Fauvettes, je te raconterai. Fais gaffe, ça commence à bouger sérieusement, devant... Les flics sont nerveux.

Basile sautille en riant, secouant la bombe noire, amusé par le petit bruit de ferraille qui cliquette à l’intérieur.

– Merde, elle est vide...

– Non mais je déconne pas, regarde !

L’autre lève la tête pour voir voler une première lacrymogène, qui vient rouler à quelques mètres. La foule s’écarte en criant pour échapper au gaz charnu et opaque qui s’infiltré partout. Les manifestants refluent vers eux en un hurlement collectif.

C'est à ce moment-là qu'il la voit, immobile, figée au milieu des corps qui courent. Quelques secondes où il photographie sa longue silhouette dans un cuir vert, ses cheveux fauve qui lui tombent sur les yeux et lui donnent l'air hagarde – ou en colère, il ne sait pas. Et sous son œil gauche, une cicatrice en crochet, fissure pâle de guerrière.

Plantés dans les siens, les deux. Noirs, les yeux. Brûlants et soudés à ses gestes.

Du coup, il ne sent même pas que Tonio le tire par le bras, tente de l'embarquer dans sa fuite. Le nuage blanc et acide atteint la fille. Il la voit grimacer, remonter son pull sur son visage, mais ça ne suffit pas. Bousculée par des corps effrayés, le nez sous un pan de son cuir, elle le cherche encore du regard. Puis elle reçoit un choc sec, pile dans les côtes, au-dessus de la hanche : elle s'écroule. Le flic continue sa course, matraque balayant l'espace.

★

Le cœur d'Alison bat en rythme avec le tambour, cogné sur le fer des magasins barricadés. Les premiers tirs résonnent sans qu'elle se décide à fuir. Pourtant, elle le sait bien qu'elle est taillée comme une crevette, qu'elle fait pas le poids dans un mouvement de foule. Sans parler des flics. Mais le nombre entretient l'illusion : pour une fois, elle se sent presque solide, grandie par les autres, alors elle reste. Effrayée comme tout, fragile mais tenace. Elle glisse un doigt sous sa frange noire de deux centimètres, un petit geste pour conjurer l'angoisse. Près d'elle, un barbu rasure sa copine :

– Attends, ils vont pas charger comme ça !

– Tu parles... Et la semaine dernière, c'était quoi ? On a bouffé des lacrymos à plus pouvoir respirer. Moi, je reste pas là.

La fille secoue la tête, sourire amer aux lèvres.

– Lucie, s’il te plaît, on attend encore un peu. C’est important de rien lâcher, de montrer qu’on est là.

– Attendre quoi ? Ils ont déjà commencé à tirer !

Comme pour confirmer, la foule remue et reflue, chassée par les gaz et la charge des flics.

– Tu vois !

Elle s’agite, le visage crispé, serre fort la main du barbu, tout en rondeur, pas l’air inquiet. C’est seulement quand les manifestants devant eux se mettent à reculer en hurlant que le type percute.

– D’accord, on se casse.

Et d’un mouvement parfaitement synchrone, sans se lâcher la main, les deux se mettent à courir. Alison les suit. Elle ne sait pas pourquoi mais ces deux-là, près de qui elle a marché pendant plusieurs kilomètres de manifestation, elle a décidé de ne pas les perdre. Comme si leur amour doublait leurs forces et qu’elle pouvait en choper un bout. Elle accroche son regard au dos de la fille, sa longue jupe de hippie, ses tresses – d’habitude, Alison déteste ça, le look fausse Indienne. Elle galope pourtant dans son sillage.

Quand les deux vont trop vite, elle a envie de leur crier de l’attendre, de crier *Lucie !* puisqu’elle a entendu son prénom. Elle n’en a pas le temps puisque de toute façon, ils viennent d’être acculés comme un troupeau, et les flics leur tombent dessus.

★

Jeanne n’y voit rien, avale de la poussière ; des vapeurs lui brûlent le visage. Elle a beau essayer de repérer le type – *Basile* –, des jambes, des corps lui coupent la vue. Les fumées des lacrymogènes sont si denses qu’elle hoquette et bave, son visage collé

au sol. Un cri se bloque dans sa gorge ; elle n'arrive plus à respirer. Autour d'elle, d'autres sont tombés, frappés ou bousculés, comme elle. Certains sont traînés jusqu'à un camion de police, hissés à l'intérieur. Une fille avec une jupe à fleurs s'accroche au bras de son mec, qu'un flic est en train d'embarquer.

Où est *Basile* ? Elle n'en revient pas, d'une telle violence. Merde, ils n'ont rien fait ! Tout juste braillé et secoué un peu les barrières de sécurité. Et puis il y a cette autre fille, efflanquée comme un chat, avec ce mélange de détresse et de rage dans les yeux, qui roule jusqu'à elle. Des manifestants affolés lui marchent dessus. Jeanne rassemble toutes ses forces pour s'appuyer sur ses coudes, déchire son cuir au passage, et rampe vers elle.

– Lève-toi !

La fille plisse les yeux, n'hésite pas. Dans le chaos mouvant, elle protège sa tête avec un bras et se lève. Jeanne se redresse et l'aide comme elle peut, la soulève facilement – la fille ne pèse rien. Elles titubent vers le trottoir, esquivant les corps, les coups. Jeanne sent alors une poigne solide qui la tire, sans ménagement. Elle ne lâche pas la fille.

Elles courent dans une ruelle, courent comme des dingues, haletantes, entraînées par... un homme, oui, Jeanne le reconnaît maintenant. Tonio, il s'appelle.

– Attends ! J'en peux... plus !

Ils s'arrêtent, cassés en deux par la course, le souffle sifflant. Ils pivotent sur eux-mêmes, les yeux à l'affût, animaux traqués. Le silence les cueille. La nuit aussi, complète à présent.

– C'est bon, lâche Tonio.

– C'est *bon* ? Tu déconnes ?

– C'est bon... pour nous.

– C'est tout ce que tu trouves à dire après *ça* ?

Jeanne, l'indignation hargneuse, la valse des matraques encore dans la rétine.

– T'énerve pas, ma belle...

– M'appelle pas comme ça !

Elle se penche vers le sol, filet de bave acre aux lèvres, essaie de vomir mais n'y parvient pas. Secouée de spasmes, elle se tourne vers la fille.

– Tu t'appelles comment ?

– Alison.

– Jeanne.

Les jeunes femmes se sourient, les yeux rouges et complices.

– Ben, vous me le demandez pas, mais moi c'est Tonio, annonce le mec – un vieux, enfin pas tout jeune, avec du rire dans la voix.

Il étale un sourire doux sur sa face abîmée. Ses yeux brillent de chaleur amusée ; il ramasse ses cheveux gris en queue-de-cheval, puis il pose une grande main amie sur leurs épaules.

– C'est la première fois, hein ?

Jeanne se redresse, tendue.

– Quoi ? La première fois de quoi ?

– Les flics, les coups, tout ça...

Jeanne secoue la tête sans répondre. Alison voudrait faire la fière-à-bras elle aussi, blasée, une habituée de ce genre de combats. Un hoquet, les larmes qui montent d'un coup, et son menton se met à trembler.

– Les lacrymos..., elle plaide.

Jeanne non plus n'en mène pas large, même si elle donne le change.

Tonio comprend tellement. Il passe son bras autour d'elles, les secoue comme des copains de bistrot.

– Venez, on va boire une bière et compter les blessés.

Alison refuse de sourire, ravale ses larmes en serrant les dents.

– Vous allez voir, il ajoute : la bière, ça fait passer ce goût dégueulasse.

– Impossible !

Elle secoue la tête comme un poulain rétif.

– Mais si ! Je te jure ! C'est immonde sur le coup, mais ça passe.

– J'ai vraiment cru que j'allais crever.

– Moi aussi, ajoute Jeanne.

– Normal : ça bloque tout, côté trachée, alors... La prochaine fois, prenez un citron. Un quartier entre les dents, t'aspirez – ça aide.

Joignant le geste à la parole, il ouvre son sac et en tire un citron et son opinel, coupe, tranche, et leur en donne un morceau chacune.

– Allez-y.

Elle mordent, avalent, grimacent ensemble sous l'acidité. Oui, ça apaise la brûlure lancinante, au fond de leur gorge.

Jeanne comprend, en forçant son cœur à battre plus calmement, qu'elle fait partie de ceux qui ne comptent pas et ne sauront jamais compter : une cinquantaine en fin de manif, armés de leurs mains, contre deux cents CRS et flics avec matraques et boucliers ; c'était mort d'avance, déjà joué. Elle secoue la tête, bien plus bouleversée qu'elle ne voudrait l'admettre. Et se demande si Basile, le type avec la bombe et les gestes qui dansent, a su courir assez vite.

Elle espère que oui.

GARDE À VUE

Basile touche sa lèvre éclatée du bout des doigts. Ça saigne encore. L'arcade aussi, et ses cheveux collent à la plaie. La bonne nouvelle, c'est qu'il a eu le temps de balancer son bonnet et sa bombe de peinture sur le trottoir. La mauvaise, c'est qu'il s'est quand même fait embarquer par les flics. Bringuebalé à l'arrière du camion avec six copains d'infortune, puis claquemuré en cellule avec d'autres, clochards bourrés et petits délits – polos Lacoste et survêts Tacchini. Tout le monde braille, s'indigne et commente la charge *violente et gratuite des keufs*, conspue l'État policier et plus que jamais, prône la nécessité de la lutte – *armée, pourquoi pas ?*

Basile ne dit rien, lui qui d'habitude n'en loupe pas une pour alimenter les débats. Une phrase en boucle, dans sa tête, éradique toute sa verve :

à peine vue, déjà disparue

Cette fille, cette fille tellement jolie avec son grand regard qui parlait, et puis frappée, au sol, piétinée par la foule. Et lui, quel con ! Bouche ouverte sur un sourire idiot, qui se laisse embarquer comme un débutant ! Alors qu'il commence à connaître le truc, quand même. C'est pas sa première manif, ni même sa première garde à vue.

Faut qu'il appelle Marc. Faut qu'il appelle Tonio. Mais les flics lui ont chopé son portable, évidemment. Il souffle, appuie son dos contre le mur et glisse au sol, jusqu'à se retrouver assis en tailleur, tête basculée en arrière.

– T'as pas une clope ?

Merde, le type pue comme une décharge : sueur, crasse épaisse au coin des yeux et de la bouche. Les flics lui ont laissé son tabac, alors Basile en roule une au clodo, qui l'embouche sans dire merci. Il s'en roule une aussi. Avec beaucoup de chance, ils les relâcheront au matin sans chef d'inculpation, mais c'est pas gagné : détérioration de biens publics, incitation à la haine... ils peuvent aussi lui coller plein de charges au cul et au casier. Mais Basile croit toujours à sa chance, joyeux invétéré, résistant au marasme et à la réalité statistique. Il voudrait sortir d'ici le plus vite possible. Courir après sa petite chimère au cuir vert et aux yeux en colère.

– Peut-être qu'ils vont nous relâcher vite fait...

Le mec qui a parlé, Basile le connaît de vue. En manif, une ou deux fois. Un barbu sympa, toujours avec sa copine. Apparemment, elle a échappé au fourgon.

– Ah bon ? Pourquoi ils feraient ça ?

Les autres se taisent, attentifs.

– Parce qu'ils ont déconné, là ! On n'a même pas essayé de forcer le barrage, ils ont chargé sans sommation... c'est un peu une bavure, non ?

Une poignée d'éclats de rires cueille le gars.

– T'as raison, ils vont même s'excuser !

Tout le monde se marre.

Basile coupe l'hilarité générale de sa voix douce qui donne envie de l'écouter :

– Il a pas tout à fait tort. Vas-y, continue.

– Y avait encore des familles, des gosses. Ça peut jouer, je pense...

– Pas sûr, mais pourquoi pas ? Il y a eu le même genre de chose à Bordeaux, la semaine dernière. Les flics étaient tellement tendus qu'ils ont fait n'importe quoi. Du coup, ils ont dû libérer plein de gens sans même faire de comparutions immédiates. Les manifestants se sont fait éclater, mais ils sont sortis sans tache au casier. Dis donc, toi aussi ils t'ont bien amoché.

Le barbu tâte son nez, grimace et se marre.

– C'est très moche ?

– Je sais pas comment t'étais, au départ. Peut-être que t'es mieux !

Les deux rigolent en serrant les dents, parce que merde, ça fait mal, quand même.

Basile tend la main.

– Moi, c'est Basile.

– Jules.

AU BISTROT

Lucie s'écroule sur une chaise, à la terrasse du bistrot. Secouée, les genoux tremblants d'avoir couru si vite, les yeux rougis d'avoir pleuré si fort. En plus elle s'est frotté le visage, alors c'est encore pire : la brûlure s'est répandue sur ses joues, son cou. Mais surtout, surtout, elle s'inquiète pour Jules, embarqué par les flics. Ils auraient dû quitter la manif plus tôt, elle le savait. Autour d'elle, d'autres rescapés s'agglutinent aux tables, tournées d'embrassades, cris et demis, rires nerveux. Près d'elle, deux filles et un mec plus vieux commandent des bières. Elle reconnaît la plus petite, une brune maigrichonne qui marchait à côté d'eux – et qui lui sourit.

– Lucie ?

– Oui ! Comment tu sais ?

– Ton mec, dans la manif. J'ai entendu ton nom. Viens avec nous, si t'es seule.

Lucie décale sa chaise. Tonio tire la table.

– Attends, on colle les tables, c'est mieux : un pote à moi va arriver.

Ils se sourient tous comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Le serveur dépose les bières, accueillies par un grognement de joie collective. Ils boivent en silence, de longues gorgées réparatrices. Trinquent après avoir bu.

Tonio se lève soudain, en apercevant le grand mec baraqué au crâne rasé qui arrive à la terrasse.

– Marc !

Le gars s'approche, embrasse Jeanne, Alison, Lucie, serre la paluche de Tonio et s'affale sur une chaise en interpellant le serveur. Un geste du bras, poing serré tiré vers le bas – une pression en langage universel. Au dos de sa main, un tatouage de chat hérissé fait ressortir ses veines. Le genre de mec qui prend les décisions et que tout le monde écoute, même s'il milite pour la disparition des chefs.

– T'étais où ? demande Tonio. Je t'ai pas trouvé dans la manif.

– Pas pu venir. Un article à finir, et je devais passer au local. J'ai eu l'info par les copains, du coup.

– Tu sais que Basile...

– Je sais ! Il s'est fait choper, ce con.

– Mon copain s'est fait embarquer aussi, glisse Lucie. C'était fou ! Je voulais pas le lâcher mais le flic m'a frappée pour le hisser dans le camion. J'ai pensé qu'il allait m'arrêter, mais non...

– Ah, mais ça c'est parce que t'es une fille.

– Hein ? Depuis quand ils arrêtent pas les filles ?

– Si, des fois ça arrive, évidemment. Mais moins souvent. Parce que les flics sont de gros sexistes : pour eux, t'es pas vraiment une militante qui sait ce qu'elle fait, t'es forcément une suiviste qui baise avec un gauchiste, point barre.

– C'est débile !

– À moins que t'aies le crâne rasé, look black-bloc, et que tu leur jettes des parpaings dans la gueule ! En gros, tu les inquiètes pas parce que t'existes pas. Tu captes ?

– C'est vachement rassurant comme analyse, ironise Jeanne.

– Attends mais pour eux, la guerre c'est la guerre : un truc de couillus. Quelques coups de matraque pour vous apprendre à rentrer chez vous, mais c'est juste préventif... l'idée, c'est que vous devriez rester à la maison pour nous préparer des pâtes, tu vois ? Pour le retour des guerriers.

En guerrier il est plutôt crédible, Marc, avec ses épaules larges comme un buffet. Déménageur : c'est ça qu'il fait quand il n'écrit pas des articles pour des journaux libertaires, ou des tracts. Marc est costaud mais pas vraiment beau ; sauf qu'il est tellement sûr de lui qu'il le devient, et promène autour de lui une aura de grondante assurance.

Il sourit dans la mousse de sa bière.

– Et ça t'amuse ?

– Mais non, t'énerve pas... Jeanne, c'est ça ?

– Oui.

– C'est juste pour dire que ces bâtards sont débiles. Je connais des filles plus enragées que n'importe quel mec. Et puis, j'ai une bonne nouvelle : je crois qu'ils vont les relâcher demain matin. Un copain a eu l'avocat au tel, on en connaît un bien qui s'occupe de ce genre de situation... et ça se présente pas trop mal, parce qu'ils ont merdé, et que la presse était là. Ils y sont allés un peu fort ce coup-ci, y avait même pas eu de « débordements » – il trace des guillemets dans l'air avec ses doigts. Et pour les graffitis, ils n'ont aucune image, pas de preuves, rien.

Lucie soupire de soulagement.

Jeanne aussi, à l'intérieur.

– Demain matin, ajoute Marc, on va récupérer les petits malins qui passent la nuit en cage. En attendant, si vous voulez venir manger au squat, vous êtes les bienvenues.

– Au squat ? demande Alison, qui vit dans une cage à lapins, en cité U, comme Jeanne.

– Oui, pas loin. Mais on va pas pouvoir y rester éternellement, c'est trop le bordel maintenant.

Il fixe Tonio, qui comprend d'un coup.

– Ouais, c'est vrai... on est devenus trop nombreux.

– Pas seulement, insiste Marc.

– Oui, ça va, j'ai compris, souffle Tonio, l'air vaguement coupable.

– Putain mais ouais, tu comprends ! s'énerve Marc. Bien sûr que tu comprends ! N'empêche que quand tu débarques complètement déchiré avec six mecs qui veulent plus partir et foutent le merdier, tu comprends pas que ça me rende fou !

– Merde, Marc, je t'ai déjà dit que j'étais désolé.

Les filles observent, curieuses, ce jeune mec engueuler son pote de deux fois son âge.

– Tu parles ! Tellement désolé que tu te tires une semaine aux Fauvettes en laissant ces connards investir les lieux. Super idée.

– Ils sont pas partis ?

– Ben non, ils sont pas partis. Une fois dedans...

– C'est vraiment des cons ?

– Mais non, c'est pas ça. Ils sont sympas, mais j'ai beau leur expliquer qu'on fonctionne en autogestion, que c'est pas un squat zone... Ils disent qu'ils sont à fond d'accord, qu'eux aussi ils sont anars... anarchie mon cul, oui : y en a pas un qui sait vraiment ce que c'est. Pour eux, c'est *J'en fous pas une rame et les autres feront à ma place*.

Marc descend sa bière. Claque le verre vide sur la table.

– Avec les clebs, en plus.

– Putain...

– Ouais, voilà. T'as tout compris.

Tonio regarde les filles avec sa bouille de vieil immature, conscient d'avoir merdé.

– J'en ai discuté avec les autres, mais personne en a rien à foutre. La plupart n'ont rien dit, ils veulent pas passer pour des relous, et puis ça les arrange. Ah, et puis Jerry et Fab sont très contents que ça parte en live. Concrètement, c'est encore plus dégueulasse que quand t'es parti. Tout le monde s'en fout, tout le monde picole, et je donne deux semaines aux flics pour nous repérer et nous foutre dehors.

Tonio triture son catogan sous l'œil d'un Marc encore furieux.

– Et Basile, il dit quoi ?

– Basile ? Il plane, comme d'habitude. Il dit *Ben on ira ailleurs, toute façon il était temps de prendre l'air*.

Tonio éclate de rire.

– Aaaaah, je l'adore !

Marc ne peut pas s'empêcher de sourire, même si ça l'énerve. Basile, c'est son pote ; il peut bien lui reprocher sa désinvolture à peu près trois fois par jour... c'est son pote, le meilleur.

Tonio se tourne vers les filles.

– Alors ? Vous venez ? Ça reste sympa quand même, hein, chez nous.

Marc fait un clin d'œil à Jeanne :

– Je vous fais des pâtes, les guerrières ?

– Moi je préfère pas, soupire Lucie, devenue moitié sans son autre. Je vais rentrer chez moi.

Jeanne secoue la tête en même temps qu'Alison. Pas qu'elles aient peur, au contraire. Cette histoire de squat, ça les intrigue plutôt, autant l'une que l'autre, mais ça fait beaucoup d'un coup.

– Tu crèches à la cité U ? demande Alison à Jeanne. Je crois que je t'ai déjà croisée en allant à la fac.

– Moi aussi. On est dans le même bâtiment. Enfin... – Jeanne grimace – le même clapier, quoi.

Dans la tête de Jeanne, pour toujours : le visage de Basile écrasé sur le goudron ; ses mains sur sa peau, son sexe comme un cadeau. Le vide au creux de son ventre. La rage, la lutte, et l'odeur des cabanes.

En elle les voix de ses amis, cris de douleur et rires explosifs le soir de leur installation.

En elle le frisson contagieux de la foule en colère, et qui chante. Le frappé régulier des morceaux de fer sur les murs, comme un tambour de guerre.

En elle la guerre, à présent.

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Maquette : Xavier Vaidis, Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2016

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37-731095-1